

DANS LES MINES

Deuxième partie de FLORÉAL, par ROGER DES FOURNIEUX.

I

Un homme marchait bon train le long du canal du Centre ; il avait passé la nuit dans une cabane en bois construite sur un bateau de charbon qui s'était arrêté à Ciry-le-Noble, et il n'avait pas eu chaud, bien qu'on fût à la fin de mai.

Il était quatre heures du matin ; le soleil se levait et dissipait les brumes nocturnes, les grands peupliers qui bordent le canal frissonnaient sous les premières clartés du jour, et, dans leurs nids, les petits oiseaux secouaient leurs ailes et chantaient matines.

Bon temps, s'il en fut, pour franchir rapidement douze ou quinze kilomètres avant la chaleur.

Le voyageur avait allumé sa pipe, et, tout enthousiasmé du charmant paysage qui se déroulait devant lui, il fredonnait à mi-voix un refrain populaire.

C'était, en effet, un spectacle enchanteur que ce lever du jour dans les chemins et les prés verdoyants, le canal, comme un ruban d'argent, s'allongeait entre ses bordures de peupliers et d'aulnes, disparaissant quelquefois dans des fouillis d'herbes et d'arbustes, se cachant un instant derrière un coude du chemin, pour s'étendre ensuite indéfiniment à perte de vue avec une régularité géométrique.

Dans les prés, les bergers arrivaient poussant devant eux de grands bœufs blancs bien coiffés, qui fixaient un instant de leur œil doux le voyageur matinal et se mettaient à paître.

A la surface du canal, les libellules voltigeaient, réfléchissaient dans leurs ailes diaprées les rayons naissants du soleil, et les éphémères qui venaient d'éclorre parcouraient l'espace en s'arrêtant au moindre brin d'herbe, se posant sur la feuille des saules emportée au courant de l'eau.

Le grand chien qui suivait le voyageur fouillait dans les champs ; il partait à fond de train sur la route poussiéreuse, puis revenait vers son maître, sautant, gambadant, faisant le double du chemin.

A un moment, il descendit sur les bords du canal et se mit tranquillement à l'eau.

Son maître le laissa faire ; mais bientôt, comme la baignade le retardait et que le soleil en devenant plus chaud pressait l'arrivée, il le rappela :

— Ici, Kelb !

Kelb se rapprocha de la rive, sortit tout ruisselant de l'eau et courut jusqu'au voyageur, se secoua vivement en projetant tout autour de lui des éclaboussures dans lesquelles la lumière se décomposa comme en un prisme ; puis alerte, il reprit sa course à travers le chemin de halage.

Kelb était un chien magnifique, un terre-neuve de forte taille, adorant son maître qu'il ne quittait jamais, mais terrible pour les étrangers qui lui semblaient suspects.

Certain jour de décembre, il avait été trouvé dans le panier d'un gamin qui le portait à la rivière avec cinq de ses frères ; son propriétaire avait arrêté le petit.

— Qu'es-ce que tu portes là ?

— Des petits chiens à noyer.

— Fais voir,

— Tenez, il y en a six !

— Ce petit blanc et noir est bien joli ! Est-il drôle avec son petit museau noir, ses yeux fermés et ses grandes oreilles poilues ; faut pas le noyer, celui-là, donne-le-moi.

— Prenez !

Et le petit chien était passé du panier dans la poche du brave ouvrier qui l'avait rapporté à sa vieille mère.

Il y avait à la maison une chatte à laquelle on avait pris ses chats ; elle miaulait dans la cuisine, courant de la cave aux combles cherchant sa chère progéniture ; comme elle redescendait, elle trouva dans un coin le petit chien qu'on venait d'apporter ; faute de chats elle lécha le chien, se cou-

cha près de lui, le roula dans ses pattes en ayant soin d'en rentrer les griffes, en un mot, fit tant et si bien que la petite bête, lorsqu'elle eut faim, alla donner de sa bonne grosse tête contre les tétines roses de la chatte qui se laissa faire.

Le jour vint où Kelb fut aussi gros que sa mère chatte ; il ne la tétait plus, mais jouait avec elle et lui mordillait la queue, quand elle faisait sa toilette au coin du feu, léchant sa patte et se la passant par-dessus l'oreille au milieu d'interminables ronrons.

Kelb, en quelques mois, était devenu le bel animal qui folâtrait sur les bords du canal du Centre, mais, contrairement à ce que sont d'ordinaire ses semblables, il était féroce pour les étrangers, pour quiconque surtout eût levé la main sur son maître.

Celui-ci ne s'en plaignait qu'à demi, Kelb était le seul ami qu'il eût sur la terre, un ami fidèle qui ne le devait jamais trahir, un ami désintéressé, dévoué, aimant, reconnaissant ; on eût dit que le brave animal savait que s'il vivait encore, s'il n'avait pas été jeté à l'eau comme ses frères, s'il était enfin sorti de l'affreux panier dans lequel on le portait à la rivière, c'était à son maître qu'il le devait.

Depuis ce jour, l'homme et le chien ne s'étaient jamais quittés ; ils avaient vécu de la même vie ; ils venaient de traverser ensemble le quart de la France, suivant les grandes routes, couchant le soir dans les fermes, mangeant à l'ombre des buissons.

— Nous arrivons, mon vieux ! lui dit son maître, et tu n'en es pas fâché, hein ?

Pour toute réponse Kelb vint se frotter contre les jambes du voyageur en faisant aller sa grosse queue encore tout humide.

— Allons, va, mon bonhomme, encore deux kilomètres et nous serons à Montceau !

En effet, là-bas, dans la verdure, on apercevait le beffroi des fosses s'élevant au milieu des champs comme des pagodes sur le bord des rizières.

Il était environ sept heures du matin quand le voyageur se présenta aux bureaux de la mine et demanda le chef du personnel.

C'est un petit ministère que ces bureaux ; ils sont situés sur les bords du canal, au fond d'une grande cour fermée par une grille.

À droite en entrant, le cabinet de l'ingénieur en chef est au rez-de-chaussée.

Celui du directeur est au premier.

Au bout d'un corridor, dans une pièce bien modestement meublée, assis devant un grand bureau d'acajou, style empire, se tient le chef du personnel, l'alter ego du directeur.

Petit, sec, très vert encore malgré ses soixante-dix ans, le vieillard est parfait pour tous les ouvriers et employés qui sont sous ses ordres.

Il est à la tête de l'administration depuis plus de vingt-cinq ans, sait son monde sur le bout du doigt et irait les yeux fermés dans les réunions les plus éloignées de la maison chercher des pièces ou des dossiers que lui seul connaît.

Il travaille, sans désespérer, de cinq heures du matin à sept heures du soir.

A travers ses lunettes, sur sa face parcheminée, encadrée de longs cheveux blancs, on lit la bonté, mais une bonté qui n'exclut pas la force de caractère et l'énergie, et qui sait céder la place à la sévérité, même lorsqu'elle devient nécessaire.

Lorsqu'on frappa à sa porte, l'enragé travailleur leva la tête et répondit : Entrez !

— Monsieur, c'est un homme qui demande à vous parler, dit l'huissier de service.

— Un de nos ouvriers ?

— Non, monsieur, je ne crois pas qu'il soit du pays.

— Faites entrer !

Le visiteur se présenta ; il avait intimé à Kelb l'ordre de l'attendre dans la cour. Kelb s'était assis sur son derrière, et les yeux fixés sur la porte par laquelle avait disparu son maître, il attendait.